



Everest

Chomolungma

Everest

Népal/Chine

6 avril au 30 mai 2008
Jour du sommet : 22 mai 2008

Cap sur la montagne

Mon aventure commence à Katmandou, la capitale du Népal. À mon arrivée, je suis frappé par le chaos qui y règne. Les voitures, motos, bicyclettes et piétons fourmillent partout dans un joyeux désordre. Cette énergie me rappelle mon expédition de reconnaissance de l'Everest, il y a deux ans. Enfin, mon rêve se concrétise !

J'ai l'habitude de faire mes expéditions avec des amis de longue date, mais cette fois, je pars avec un inconnu : Sébastien Audy, vingt-neuf ans. J'ai rencontré ce grimpeur il y a quelques mois et j'ai été surpris par sa profondeur d'esprit. La chimie était au rendez-vous. Nous avons fait trois excursions ensemble pour comparer nos capacités cardiovasculaires. Sébastien s'avère un excellent sportif aux muscles sculptés par des années d'entraînement. Grâce à son jeune âge et à sa grande motivation, il a tout pour réussir l'ascension de l'Everest !

Je vois Sébastien comme une jeune gazelle, alors que je me sens plutôt comme une chèvre de montagne. Mes quinze ans de plus et mes quelques kilos superflus n'enlèvent rien à ma confiance d'atteindre mon but. Au contraire, je suis convaincu que mes réserves m'aideront à traverser les deux mois de privations qui m'attendent sur l'Everest.

Sébastien et moi, nous nous complétons bien. Nous formerons un bon duo ! Nous avons conclu une entente : si l'un de nous deux est malade ou épuisé le jour du sommet, l'autre poursuivra quand même l'ascension en compagnie de son propre sherpa. De cette manière, les problèmes de l'un n'entraveront pas la victoire de l'autre.

À notre arrivée à Katmandou, j'ai rejoint mon sherpa, Nima, que j'avais choisi lors de mon expédition himalayenne en 2006. C'est le sherpa Pemba qui accompagnera Sébastien. Ma conjointe Lyne et mon ami Jean Bourgeault complètent notre petite équipe. Ils nous accompagneront jusqu'au camp de base, puis rebrousse-ront chemin après cinq jours.

*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Ascension

Jours 1 à 5 – La marche d'approche commence

Après deux jours à Katmandou, les derniers préparatifs sont terminés. Nous nous envolons à bord d'un petit avion vers Lukla, à 2 860 mètres. Nous nous posons à flanc de montagne. Cet atterrissage risqué ne laisse pas de place à l'erreur, sinon c'est l'écrasement.

De Lukla, nous nous mettons en route vers le camp de base. Nous avons plusieurs jours de marche devant nous. Nous passons par le village de Phakding, puis nous nous dirigeons vers Namche Bazar. Quel plaisir de renouer avec les paysages grandioses de mon expédition de reconnaissance en 2006 ! Nous cheminons lentement au creux d'une vallée et nous traversons plusieurs rivières en empruntant des petits ponts. Nous grimpons une pente pour atteindre Namche Bazar, village niché à flanc de montagne.

Nous allons dîner dans une petite auberge peu reposante. Des enfants adorables mais agités mangent avec nous et font beaucoup de bruit. Plusieurs d'entre eux ont le nez qui coule. Je les regarde avec un peu d'appréhension. À quelques jours de notre arrivée au camp de base, ce n'est pas le moment d'attraper un rhume !

Finalement, Nima nous emmène dormir dans une autre auberge plus tranquille. L'endroit est chaleureux, mais le confort est rudimentaire. Les propriétaires font brûler des excréments de yak pour chauffer la salle à manger. Les chambres restent froides et humides. Je me demande si ce ne serait pas mieux de dormir dans une tente, plus tranquille et plus propre.

Le lendemain, nous prenons une journée de repos pour nous acclimater aux 3 440 mètres d'altitude de Namche Bazar. Jusqu'à maintenant, personne ne ressent de malaise. Le voyage commence bien. Je suis heureux d'être ici !

*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Jours 6 et 7 – Une halte chez les moines

Nous quittons Namche Bazar en direction du monastère de Tengboche. Grosse journée en perspective. Nous nous arrêtons pour dîner au fond d'une vallée. J'y fais la connaissance de Serge Massad, un alpiniste de Montréal qui a déjà plusieurs sommets des sept à son actif. Je ne sais pas encore que nous deviendrons de bons amis et qu'il m'accompagnera sur le mont Denali et sur la pyramide Carstensz !

Après le dîner, nous grimpons la longue pente qui nous mène à Tengboche. Le site offre une vue incroyable sur les sommets des alentours. Nous croisons des yaks qui broutent dans l'herbe. Nous visitons le monastère bouddhiste, dont l'intérieur est chargé de sculptures et de décorations de toutes sortes. Je prends de nombreuses photos de ce lieu haut en couleur, jusqu'à ce qu'un moine me fasse remarquer que c'est interdit. Oups... Trop tard, le mal est fait.





◁ Kilima Ya NjaroMus aped
quature consequi aborrovidene
offic tem qui beat laccusti ime
volupic illuptassunt quiduciis.

Lyne et moi partageons une petite chambre pour la nuit. Les murs ne semblent pas plus épais que des feuilles de carton. Nous avons un peu de difficulté à fermer l'œil. Le froid et l'excitation de passer une nuit à 4 000 mètres d'altitude nous gardent bien éveillés.

Le lendemain, nous nous levons dans une superbe matinée ensoleillée. Nous admirons les montagnes prestigieuses qui nous entourent : le Tharmserku, le Kantenga, l'Ama Dablam, le Lhotse... Nous apercevons même le sommet de l'Everest qui se dresse vers le ciel. Même d'ici, il semble si loin ! Je n'ai jamais été aussi motivé à l'atteindre. Nous nous en approchons lentement mais sûrement.

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.



Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.

Pendant notre journée de marche, nous nous arrêtons dans un autre monastère. Un lama nous accueille et se met à réciter des prières d'une voix monocorde. Il ponctue ses paroles en nous lançant des poignées de riz. Pendant cette petite cérémonie très dépaysante, je contemple les murs tapissés de photos d'alpinistes qui ont atteint les sommets de la région. Voir tous ces visages d'aventuriers ravive ma motivation. Je me sens d'attaque pour poursuivre notre marche d'approche.

Nous parvenons à un carrefour après plusieurs heures. Nous bifurquons vers le petit village de Dingboche, juché sur un plateau à l'abri du vent. Au menu ce soir : riz et soupe chaude, sans oublier le mythique thé au citron. Nous en boirons quasiment tous les jours.



Pendant le repas, je fais connaissance avec Sébastien Sasseville, un Québécois atteint de diabète de type 1. Son courage et son dynamisme m'inspirent beaucoup. L'expédition ne m'enrichirait jamais autant sans toutes ces belles rencontres faites au fil du chemin.

Jours 8 à 10 – Vers Gorak Shep

Nous demeurons une journée à Dingboche et nous faisons l'ascension d'un petit sommet de 5 000 mètres, le Chukhung Ri. Le lendemain, nous nous préparons à partir vers Luboche. Nous mangeons un copieux petit-déjeuner avant le départ. Pour la première fois, je goûte au fromage de yak. C'est délicieux ! Il me rappelle un peu le fromage oka produit dans la région de Montréal. Il ne manque plus que du sirop d'érable et j'aurais l'impression de manger un repas typiquement québécois. J'en ai d'ailleurs apporté une boîte, mais je la réserve pour le camp de base, pour les matins où j'aurai besoin de me remonter le moral.

Notre petit groupe se met en route sous un ciel d'un bleu incroyable. Nous croisons de nombreux yaks en chemin. Le paysage de l'Himalaya est unique ! Au loin, la silhouette de l'Everest revigore mon enthousiasme.

À notre arrivée à Luboche, le ciel se couvre et il se met à neiger. Le lendemain, le froid et le vent sont encore de la partie quand nous marchons jusqu'à Gorak Shep. Nous sommes fatigués lorsque nous atteignons ce petit village au pied du mont Kala Patthar. Une quarantaine d'alpinistes en route vers l'Everest sont déjà sur place.

Un bon repas et une courte sieste nous redonnent de l'énergie. Nous passons l'après-midi à faire une petite excursion au sommet du Kala Patthar, 400 mètres plus haut, qui culmine à 5 600 mètres d'altitude. Nous nous couchons tôt à notre retour au village. Demain, ce sera la dernière étape de notre marche d'approche !

Jours 11 à 15 – Arrivée au camp de base

Ce matin, nous nous mettons en route dans le froid et la neige. Depuis quelques jours, les conditions météorologiques sont de plus en plus hivernales. Après trois heures de marche, nous atteignons le camp de base, à 5 380 mètres. C'est la croisée des chemins pour notre petite équipe. Jean et Lyne ne monteront pas plus haut, mais pour Sébastien et moi, ce n'est que le commencement de l'aventure.



*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Un plafond de nuages nous empêche de voir les montagnes des alentours, mais nous nous émerveillons quand même d'être ici. Le soir venu, la température chute à -20 °C. C'est difficile pour Lyne et Jean, qui n'ont pas apporté autant de vêtements chauds que Sébastien et moi. Heureusement, nous chauffons une de nos tentes avec un petit réchaud à gaz pour prendre notre repas. Nous nous éclairons même avec une lampe électrique. Ici, c'est un véritable luxe ! Désormais, ces détails anodins prendront beaucoup d'importance puisque nous passerons toutes nos nuits dans nos tentes froides.

Lyne et Jean passent encore trois jours avec nous au camp de base. Nous en profitons pour marcher aux alentours, discuter avec les autres alpinistes et laver quelques vêtements. Le moment du départ de nos deux compagnons arrive trop rapidement. J'ai beaucoup de peine de les voir partir. Je me sens tout d'un coup très seul dans ma grande tente à moitié vide. Pour me redonner de la motivation, j'accroche une photo de Lyne et de son chat dans ma tente.

Jours 16 à 19 – Acclimatation au camp de base

Nous devons passer plusieurs jours au camp de base pour nous acclimater à l'altitude. La routine s'installe peu à peu. Heureusement, le soleil est de retour. Les journées demeurent assez fraîches, autour de -10 à 0 °C. C'est parfait pour moi. Je préfère de loin grimper dans le froid plutôt que dans la chaleur.

Nous profitons de notre temps libre pour nous promener aux alentours ou pour pratiquer les techniques de traversée d'échelle et de descente en rappel. Entre deux excursions, Sébastien et moi discutons longuement ou jouons aux cartes, un passe-temps incontournable au camp de base !

Comme nous devons séjourner plusieurs semaines ici, nous nous sommes bien installés. Nous avons chacun une tente pour dormir, mais aussi d'autres petites tentes pour la toilette, le rangement et la cuisine. Nous avons même une petite tente pour prendre des douches froides artisanales. Nous en aurons l'occasion seulement cinq fois en soixante-douze jours !

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiducis.

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiducis.



Les installations sont plutôt rudimentaires, mais nous prenons le temps de nous concocter de bons repas. Riz, pâtes, légumes, viande de yak et fruits en conserve font partie de notre menu quotidien, sans oublier les délicieuses soupes chaudes. J'ai aussi apporté un peu de nourriture du Québec. Elle m'aide à me sentir un peu chez moi même si je suis à l'autre bout du monde, isolé dans un camp à 5 364 mètres d'altitude.

En plus de Sébastien et moi, quatre autres alpinistes québécois séjournent au camp de base. En tout, nous sommes environ 400 grimpeurs à tenter l'ascension de l'Everest ce printemps. Avec les 400 sherpas qui nous accompagnent, ça fait beaucoup de monde ! Le camp de base est très coloré avec ses innombrables tentes et drapeaux de prières népalais suspendus un peu partout. De nombreuses montagnes nous entourent : le Pumori avec 7 161 mètres d'altitude, le Nuptse avec 7 861 mètres, le Lhotse avec 8 516 mètres, et enfin l'Everest, qui surplombe toutes les autres avec ses 8 848 mètres.

Le camp de base est situé tout près du glacier du Khumbu, une cascade de glace géante que nous devons traverser pour atteindre le camp 1. Le passage est parsemé de séracs, des blocs de glace gros comme des maisons qui bougent continuellement. À toutes les heures, le glacier craque. Nous voyons et entendons des avalanches de neige, de roche et de glace. Le spectacle est impressionnant, mais un peu stressant. Heureusement, le camp de base est situé assez loin du glacier pour que nous soyons à l'abri des dangers.

Jours 20 et 21 – Un imprévu

Aujourd'hui, une mauvaise nouvelle nous assomme. Nous apprenons que les autorités chinoises fermeront le sommet de l'Everest pour une période indéterminée. Elles veulent y monter le flambeau olympique pour célébrer les jeux de Beijing qui auront lieu durant l'été. Si tout se déroule comme prévu, nous ne pourrons pas monter au-delà du camp 2 avant un mois, sous peine d'expulsion ! Nous devons peut-être subir un mois entier de temps mort !



◁ Kilima Ya NjaroMus aped
quature consequi aborrovidene
offic tem qui beat laccusti ime
volupic illuptassunt quiduciis.

On nous informe aussi des nouveaux règlements du camp de base : les communications avec l'étranger par téléphone satellite et Internet sont maintenant interdites, à moins qu'elles soient de nature purement personnelle. Comme je préfère éviter les problèmes avec les autorités, je consens à faire mes appels téléphoniques devant l'officier de liaison, une sorte de policier des montagnes du Népal. D'ailleurs, le téléphone satellite est maintenant rangé dans sa tente, sous cadenas. Pour téléphoner au Québec, il me faut marcher 200 mètres avec ma lampe frontale sur le glacier instable et dans la noirceur, puis parfois faire demi-tour parce que l'officier est sorti se promener. Autant m'armer de patience... La mienne est déjà mise à l'épreuve !

Je réussis à contacter Lyne et Jean. Je commençais à m'inquiéter ! Ils vont bien et sont revenus à l'hôtel de Katmandou, mais ont trouvé leur retour pénible. Le jeune guide qui devait les ramener au village suivant s'est trompé de chemin. Ils sont arrivés à destination à la nuit tombée. Maintenant, ils se reposent quelques jours à Katmandou avant de reprendre l'avion en direction du Québec. Les entendre me remonte un peu le moral.

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.



Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.



Jour 22 – Escapade au camp 1

À l'aube, c'est le branle-bas de combat dans nos tentes. Nous nous extirpons de nos sacs de couchage vers quatre heures du matin. Nous avalons un petit-déjeuner rapide, puis nous partons en direction du camp 1, à 6 065 mètres. Sébastien progresse lentement mais sûrement.

Après quelques minutes de marche, les premiers rayons du soleil illuminent le mont Pumori. Son sommet en forme de pyramide émerge des nuages et brille comme une flamme. Juste pour contempler ce spectacle, il valait la peine de se lever si tôt.

Nous enfilons crampons et harnais, puis nous nous lançons dans la traversée des échelles fixées au-dessus des nombreuses crevasses. Certaines chutent jusqu'à 20 mètres de profondeur ! Comme nous avons eu le temps de nous exercer ces derniers jours, nous franchissons ces passages difficiles avec assurance.

Je trouve que mon rythme est rapide, jusqu'à ce que je me fasse dépasser par des sherpas qui portent chacun une vingtaine de kilos d'équipement sur le dos. Nous croisons d'autres sherpas qui redescendent après avoir laissé leur charge très lourde au camp 1. Ils dévalent la pente comme des coureurs de marathon et descendent les cordes avec l'agilité des araignées, le visage brûlé par le soleil et le vent. Ils n'ont pas fini de m'épater.

Je suis soulagé quand j'aperçois enfin les tentes du camp 1. Celui-ci est niché sur un plateau entre quelques crevasses gigantesques. Il vente et fait un froid mordant, mais le soleil me brûle quand même la peau. Sébastien et moi nous assoyons pour savourer notre première petite victoire. Nous avons atteint une altitude de 6 000 mètres, presque semblable à celle du Denali, en Alaska !

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.

Nous aidons ensuite Nima, notre sherpa, à monter la tente que nous laisserons sur place. La tâche est difficile. À cette altitude, s'activer devient pénible. J'essaie de ne pas trop penser aux trois kilomètres verticaux que nous devons encore grimper pour atteindre le sommet de l'Everest. Ce dénivelé semble insurmontable !

Après une trentaine de minutes, le temps est venu de redescendre au camp de base. C'est la technique d'acclimatation sur l'Everest : on monte, on descend, on remonte, on redescend... « Monter haut, mais dormir en bas », comme disent les alpinistes. Ces allers-retours permettent au corps de s'adapter moins brutalement à la très haute altitude. Sébastien et moi aurions aimé dormir ici, mais nous écoutons notre sherpa. Il connaît la recette gagnante, car il a foulé douze fois le sommet de l'Everest.

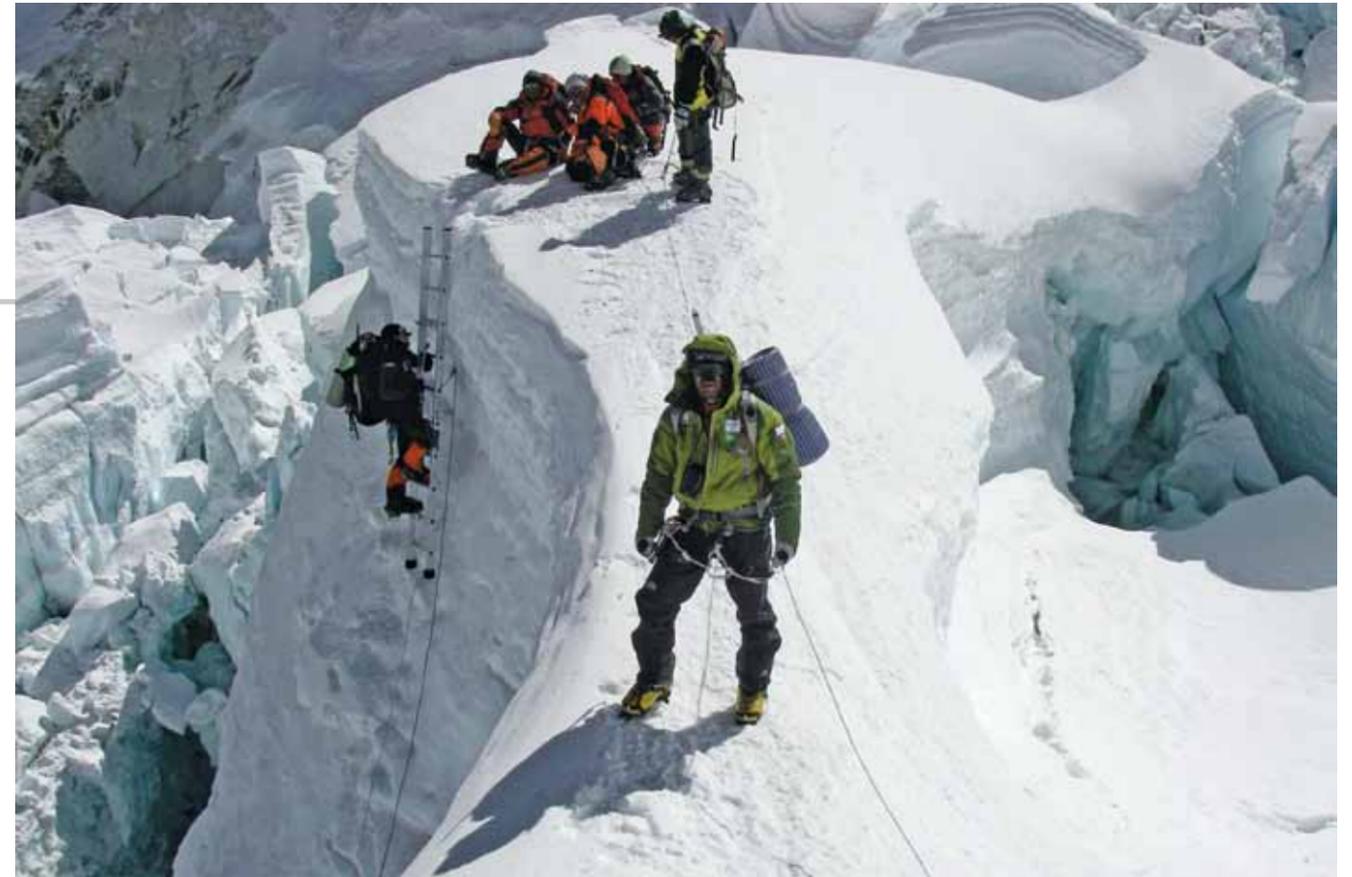
La descente dure plus longtemps que prévu. La fatigue nous ralentit considérablement. Mieux vaut prendre notre temps ! Ici, les erreurs d'inattention peuvent coûter cher. Nous regagnons le camp de base après cette longue excursion de neuf heures. Je suis affamé et épuisé, mais aussi très fier d'avoir accompli cette première étape.

Jours 23 à 29 – Retour au camp 1

Un autre lever très matinal ! Nous partons de nouveau pour le camp 1, après deux journées de repos au camp de base. Cette fois, nous coucherons sur place. La veille, j'ai rempli mon sac avec des vêtements chauds, mon manteau de duvet et mon sac de couchage qui isole du froid jusqu'à une température de -40 °C. Je suis prêt pour une nuit glaciale au camp 1. Quand nous arrivons à destination, il vente toujours autant. Nous nous réfugions dans notre petite tente. Au moins, nous sommes au chaud.



Kilima Ya NjaroMus aped quature consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic illuptassunt quiduciis.



Les symptômes du mal des montagnes commencent à se manifester. Je me sens agité et j'ai de la difficulté à me reposer. Je crains de ne pas réussir à dormir. Ce n'est pas le moment de passer des nuits blanches ! J'ai besoin de refaire mes forces après les dures journées d'ascension. Ma respiration se fait aussi plus rapide et plus courte, et mes yeux se fatiguent à force de voir la lumière trop forte du soleil. Même la couleur jaune vif de ma tente m'éblouit.

Le soir venu, l'appétit ne se manifeste pas. J'avale à peine un bol de soupe et quelques pâtes. Je grimace en regardant Sébastien ingurgiter un sac de poisson déshydraté. Son repas me paraît dégoûtant, mais ces 2 000 calories lui seront utiles.

Pour me redonner de la motivation, je marche vers le Nuptse pour apercevoir le sommet de l'Everest. Il est là, à seulement cinq à six kilomètres de marche de moi ! Et dire que je parcours cette distance en trente minutes quand je suis chez moi, au mont Sainte-Anne ! Mais ici, ces distances se calculent en jours.

Je commence à avoir quelques craintes à propos de l'ascension. Le froid et l'effort ne me font pas peur. J'ai l'habitude de les endurer. C'est plutôt le mal des montagnes qui m'inquiète. Je ne peux pas le contrôler. Il n'y a rien d'autre à faire que de suivre le rythme que mon corps m'impose.

À mon réveil au camp 1, le lendemain, je me force à avaler un café et une barre de céréales même si je n'ai toujours pas d'appétit. Nous explorons un peu les alentours pour repérer le chemin qui monte au camp 2, puis nous retournons au camp de base. Cette fois, la descente dure à peine trois heures trente. Nous nous habituons peu à peu aux effets de l'altitude, mais le trajet demeure très fatigant, surtout vers la fin.

Jours 30 à 33 – Vers le camp 2

Nous entreprenons une nouvelle étape de notre périple vers l'Everest. Après trois jours de repos au camp de base, nous monterons jusqu'au camp 2 pour y passer deux nuits.

Hier, j'avais quelques inquiétudes à propos des symptômes du mal des montagnes que nous ressentirions là-haut, mais ce matin, je n'ai même plus le temps d'y penser. Nous partons à quatre heures du matin en direction du camp 1, où nous ramassons notre campement avant de continuer vers le camp 2, à 6 500 mètres d'altitude.



*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Je traîne un peu derrière Nima et Sébastien, puis je reviens en force vers la fin de la montée. Nous arrivons complètement exténués. Maintenant que nous avons réussi cette ascension difficile, il faut nous adapter à cette nouvelle altitude.

Finalement, l'acclimatation se passe plutôt bien. Nous buvons énormément pour ne pas nous déshydrater. La première nuit, je dois même me lever à cinq reprises pour aller uriner ! Je remplis la bouteille d'un litre à deux reprises !

Pendant que d'autres alpinistes font des petites excursions aux alentours, je préfère me ménager. Ce n'est pas le moment de me surentraîner. La préparation dont j'avais besoin, je l'ai faite avant d'arriver dans l'Himalaya. Ici, je garde toutes mes forces pour le sommet.

Je passe beaucoup de temps à me reposer dans ma tente ou à discuter avec les alpinistes du camp. Je dévore aussi des centaines de pages d'un livre de Mike Horn. Les exploits de cet aventurier sont pour moi une grande source d'inspiration en ces jours où je tente la plus importante expédition de ma vie.

Après notre dernière nuit au camp 2, nous reprenons la route en direction du camp de base dans un temps très venteux. Les bourrasques doivent atteindre une soixantaine de kilomètres à l'heure. Mais ces vents forts n'affectent pas trop notre progression. Nous descendons au camp de base en seulement trois heures. Après presque un mois dans l'Himalaya, nous nous adaptons de mieux en mieux à l'altitude.

Jours 34 à 41 – Rebrousser chemin

Ce matin, nous redescendons au village de Dingboche, à 4 400 mètres d'altitude, pour nous reposer quelques jours. En chemin, nous avons la surprise de croiser une vingtaine de militaires chinois armés de mitraillettes. Nous apercevons aussi des hélicoptères qui survolent la vallée. Difficile d'oublier que les autorités chinoises se réserveront bientôt l'accès au sommet de l'Everest pour plusieurs jours.

*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Heureusement, nous faisons plusieurs rencontres plus inspirantes : une Coréenne qui a grimpé trois sommets de l'Himalaya, et un Suisse nommé Norbert, accompagné de son coéquipier Kobi. Norbert tente l'ascension de l'Everest pour compléter sa collection des quatorze sommets de 8 000 mètres sans oxygène.

Pendant que l'expédition chinoise monopolise l'Everest, plus de 400 alpinistes du monde entier poireautent au camp de base et un millier de sherpas sont privés de leur gagne-pain. Il me semble que la fermeture du sommet ne correspond pas à la philosophie olympique, qui prône la liberté et la promotion du sport à travers le monde. Malheureusement, l'opinion des grimpeurs ne changera rien à la situation.

Jours 42 et 43 – Le vent tourne

À notre retour au camp de base, j'ai l'impression de tourner en rond. Nous faisons quelques excursions et nous nous occupons à toutes sortes de passe-temps, mais la routine devient lourde. Je pense continuellement aux étapes qui nous attendent.

Le lendemain, c'est la fête. Nous apprenons une excellente nouvelle ! L'expédition chinoise a enfin atteint le sommet avec la flamme olympique à cinq heures quarante-cinq ce matin. Quel soulagement ! Nous avons le feu vert pour monter au camp 3 dans les prochains jours ! Toute la journée, nous voyons des avions survoler les environs. Les chaînes de télévision du monde entier rapportent la victoire de la Chine.

Pour nous, rien n'est encore gagné. Les dix jours de fermeture de l'Everest ont beaucoup nui à notre préparation mentale. Nous avons gaspillé beaucoup d'énergie à craindre que notre ascension soit compromise. Maintenant, nous devons nous concentrer sur notre but ultime. Les difficultés ne font que commencer.

Jours 44 à 48 – La montée recommence

Après une dernière journée de repos, nous partons aux petites heures du matin en direction du camp 3, à 7 350 mètres. Les nombreuses lampes frontales luisent dans la noirceur. Nous ne sommes pas les seuls à partir aujourd'hui !



*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Nous nous arrêtons pour dormir une nuit au camp 2. Sébastien n'est pas encore arrivé. Je m'inquiète pour lui. Sa lenteur est anormale. Il est malade depuis quelques jours et il monte plus lentement. Quand il nous rejoint, il est complètement épuisé. Il arrive à peine à manger son repas. Nous décidons de prendre une journée de repos pour lui permettre de reprendre des forces. Finalement, la neige nous oblige à passer une journée supplémentaire au camp.

Nous partons ensuite vers le camp 3. La paroi glacée que nous montons sur la face du Lhotse devient de plus en plus abrupte. Nous empruntons les traces des alpinistes qui nous ont précédés et nous grimpons les pieds en canard, sécurisés par des poignées d'ascension sur la corde fixe. À notre arrivée au camp, les nuages se dissipent et nous laissent voir un panorama extraordinaire, sans doute parmi les plus beaux que j'aie pu contempler jusqu'à maintenant.

*Kilima Ya NjaroMus aped quature consequi aborrovidene offic
tem qui beat laccusti ime volupic illuptassunt quiduciis.*



Nous dressons notre campement sur une pente de 45 degrés d'escarpement. Nous avons intérêt à bien ancrer notre tente. Pendant que nous nous activons, quelques sherpas exténués reviennent du camp 4. Certains semblent au bord de l'épuisement. Nous leur faisons bouillir de l'eau pour leur rendre service.

Sébastien et moi sommes un peu inquiets de voir si affaiblis ces habitués de l'Everest. Je suis au camp 3 et je suis déjà très fatigué. L'ascension nous réserve encore des difficultés immenses. Je crois avoir de bonnes chances d'atteindre mon but, mais je ne crierai pas victoire avant d'être redescendu sain et sauf du sommet.

Jour 49 – Retour au camp de base

La nuit à 7 350 mètres d'altitude s'est bien déroulée. Sébastien et moi sommes revigorés par la réussite de cette nouvelle étape. À présent, nous retournons vers le camp de base pour nous y reposer quelques jours. Nous descendons en rappel une longue pente, en nous assurant avec une simple corde. Nous devons rester très vigilants, car la moindre erreur peut nous être fatale. Au camp 2, nous entassons dans notre tente nos sacs de couchage et quelques pièces d'équipement. Tout sera sur place pour notre ultime montée, dans quelques jours.

Prochaine étape : le glacier du Khumbu. Nous le descendons pendant deux longues heures. Il reflète les rayons du soleil de midi comme un miroir. Je regrette d'avoir enfilé un chandail noir qui attire la chaleur ! Nous prenons quelques pauses à l'ombre des séracs, ces blocs de glace hauts de plusieurs mètres. C'est très hasardeux de nous tenir à cet endroit. À tout moment, les séracs peuvent basculer et nous réduire en bouillie. Des dizaines de sherpas et d'alpinistes ont trouvé la mort de cette façon. Nous traversons finalement le Khumbu sans encombre, mais il nous faudra encore le franchir à deux reprises avant la fin de l'expédition.

Après la descente à travers ce labyrinthe de glace instable, Nima et moi retrouvons le camp de base. Je peux enfin prendre une douche artisanale et laver quelques vêtements dans une petite baignoire d'eau froide. C'est bien peu, mais je savoure ce confort rudimentaire. Peu après, Sébastien et son sherpa nous rejoignent au camp. C'est à leur tour de faire un grand nettoyage !

*Kilima Ya Njaro
Mus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiducis.*

Jours 50 à 53 – Quelques inquiétudes

Il semble que j'aie attrapé la même maladie que Sébastien ! J'ai droit à mon lot de courbatures, maux de tête et problèmes de digestion. J'ai commencé à prendre la médication adéquate. Heureusement, nous passons quelques jours au camp de base avant de partir pour de bon vers le sommet. J'espère avoir le temps de me remettre sur pied. J'aurai besoin de toutes mes forces pour l'étape ultime.

Au fil de nos jours de repos, ma santé prend du mieux et ma confiance est de retour. Finalement, je me sens guéri, mais je reporte tout de même d'une journée la suite de l'expédition. Sébastien décide de partir avec Pemba, son sherpa. Nous nous rejoindrons au camp suivant.

La veille du grand départ, je n'ai jamais été aussi déterminé à atteindre le sommet de l'Everest. Quelques craintes ne me quittent pas, mais c'est normal d'être nerveux quand on s'apprête à gravir pour la première fois une montagne de près de 9 000 mètres.

J'espère que je n'aurai pas de problèmes d'engelures, que je réussirai à dormir aux camps 2 et 3, que mes vêtements seront adéquats, que les conditions météorologiques joueront en notre faveur... Toutes sortes d'inquiétudes me traversent l'esprit. Pourvu que je reste concentré et vigilant pendant l'ascension finale !

Jours 54 et 55 – Partir pour de bon

Ce matin, Nima et moi partons vers quatre heures du matin. Je lance un dernier coup d'œil au camp de base avant d'entreprendre ma route. Quand nous y serons de retour, l'expédition sera terminée, réussie ou pas. La fin semble si loin encore ! Je me remémore la succession d'étapes qui nous guideront au sommet. Cette fois, nous y montons directement, sans descendre ni prendre de journées de repos.

Nous atteignons le camp 2 sans trop de difficulté. Le lendemain, la montée au camp 3 est plus éprouvante. Le vent et la grisaille nous glacent jusqu'aux os pendant plusieurs heures.

À notre arrivée, nous mangeons du bout des lèvres un repas léger. L'appétit n'y est pas. D'ici à notre retour au camp de base, nous n'avalons pas grand-chose, sinon beaucoup d'eau. Je ne sais pas où nous puiserons l'énergie pour monter jusqu'à la cime de l'Everest.

Jour 56 – En route pour le sommet

C'est le grand jour. Un peu fébrile, je quitte la chaleur de mon sac de couchage en me demandant comment aboutira notre montée finale. Si tout se déroule comme prévu, nous atteignons le camp 4 vers quatorze heures, puis nous repartons dès ce soir, de façon à atteindre le sommet demain, à l'aube. L'épreuve est colossale, mais je quitte le camp 3 avec une détermination décuplée. Le moment est venu de tout donner.

J'essaie pour la première fois mon masque à oxygène. Il me sera très utile pour les dernières centaines de mètres de l'Everest, là où la rareté de l'oxygène devient dangereuse. Certains alpinistes s'essaient à monter sans apport d'oxygène. Pour ma part, la sécurité passe avant tout. Je ne suis pas venu sur l'Everest pour battre un record, ou pire, pour y mourir ; je suis venu pour atteindre le sommet et en redescendre vivant.

Nous entreprenons une longue montée à la file indienne sur les pentes du Lhotse. En plus de Sébastien, nos sherpas et moi, quelques dizaines d'alpinistes profitent de ces jours de beau temps pour tenter de gravir les dernières marches de l'Everest.

Notre chemin passe par l'éperon des Genevois, une grande butte rocheuse un peu instable. Des sherpas y ont arrimé des cordes fixes au début de la saison, mais cette installation ne me dit rien qui vaille. Peu confiant, j'essaie de mettre le moins de poids possible sur les cordes. Les ancrages me paraissent fragiles. Je n'ai pas envie qu'ils cèdent !

Au bout de six heures d'ascension, nous atteignons le camp 4, à 7 920 mètres. Nous prenons quelques heures pour nous reposer, avaler quelques aliments et beaucoup d'eau.



L'ultime départ

Vers dix-neuf heures, nous nous activons pour la dernière étape. Je me rends compte que j'ai égaré mes lunettes de soleil. Je ne pourrai pas m'en passer demain, sous le soleil de plomb ! Je finis par les retrouver, mais je me suis essoufflé simplement en farfouillant dans mon sac à dos. Les 7 920 mètres d'altitude du camp sont éprouvants ! Le temps de me calmer, je respire un peu dans mon masque à oxygène.

Nous quittons finalement la tente accoutrés comme des astronautes, avec nos masques à oxygène et nos vêtements les plus chauds : des ensembles une pièce en duvet et des bottes conçus pour une température de -60 °C. C'est parti. Nous nous enfonçons dans la nuit.

Alpinistes et sherpas se placent en file indienne pour la montée des cordes fixes. Une épreuve herculéenne commence. Nous grimperons pendant plus d'une dizaine d'heures sans arrêt. Certains d'entre nous ne monteront pas plus haut que le sommet sud, à 8 750 mètres d'altitude. D'autres devront rebrousser chemin bien avant. J'espère compter parmi ceux qui auront le privilège de fouler le sommet principal. J'ai bon espoir d'y arriver. Mais je n'ai encore rien vu.

Au bout de quelques heures, j'aperçois un cadavre qui émerge de la neige, sa peau blanche encore parfaitement conservée par le froid extrême. Ses vêtements sont intacts, ses crampons encore bien fixés à ses bottes. C'est sans doute un alpiniste épuisé qui s'est assis pour se reposer, mais qui ne s'est jamais relevé. Plus tard, j'apprendrai qu'il s'agissait de Scott Fisher, un guide de montagne mort lors de la plus meurtrière tragédie de l'Everest. Surpris dans une tempête, Scott a rendu l'âme avec une douzaine d'autres alpinistes. Il gît sur un flanc de l'Everest depuis 1996.

Impuissants, les autres grimpeurs poursuivent leur chemin. Je jette un coup d'œil derrière moi. Je ne vois plus Sébastien et Pemba. En bas, la sécurité m'attend. En haut, un danger toujours plus pesant. Je suis conscient des risques, mais je ne reculerai pas. Je connais bien mes capacités et je sais quelle énergie j'ai encore en réserve. Je poursuis ma périlleuse ascension. Mon sherpa Nima me suit à quelques mètres de distance.

L'oxygène se raréfie de plus en plus. Tout mon corps semble fonctionner au ralenti, mais je souffle comme un bœuf. Très lentement, je pose un pied devant l'autre. Je m'engage sur un escarpement instable où de nombreuses roches déboulent. Malgré mes précautions, je reçois une roche de la taille d'un gros pamplemousse sur le genou gauche. Assommé de fatigue, je dois m'arrêter et me concentrer pour mesurer les dégâts. Suis-je blessé ? Non, la douleur est minime. Je l'ai échappé belle.

*Kilima Ya Njaro
Mus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Je repars avec un regain d'adrénaline. J'augmente le rythme et je dépasse quelques alpinistes. Je traverse une grande pente de neige qui scintille au clair de lune, puis j'atteins le balcon à 8 500 mètres d'altitude. Un peu plus loin, je m'arrête pour changer ma bonbonne d'oxygène. Le sommet sud de l'Everest se profile contre le ciel sombre. Je peux aussi admirer les sommets des monts Makalu et Lhotse, maintenant plus bas que moi.



Face à face avec le géant

Lorsque j'atteins le sommet sud de l'Everest, je ressens une joie indescriptible. Une merveilleuse apparition se dresse devant moi. Pour la première fois, je contemple l'imposante arête qui mène au sommet principal, quelque cent mètres plus haut. Je jubile. J'ai l'impression que les photos des livres qui m'ont fait rêver depuis tant d'années se matérialisent devant moi. Je regarde aux alentours et je distingue quelques vieilles bonbonnes d'oxygène, des toiles jaunes déchirées, des silhouettes ensevelies sous la neige. Dans l'histoire de l'Everest, plusieurs alpinistes ont déjà fait bivouac ici et y ont perdu la vie.

Mon regard se porte de nouveau sur le sommet. En ce moment, j'ai la certitude qu'il est à ma portée. Je décide de prendre davantage mon temps pour savourer les derniers mètres de mon ascension.

Mon chemin redescend un peu avant de remonter. Au loin, les minuscules points lumineux de lampes frontales transpercent la noirceur et m'indiquent la route. Bien attaché à la corde fixe, je m'élanche sur l'arête vertigineuse qui grimpe jusqu'au sommet principal. Mes vingt-cinq ans d'escalade de rocher et de glace m'aident à parcourir les corniches gigantesques et les passages les plus techniques. Je franchis les difficultés les unes après les autres.

Dans la pénombre, les géants enneigés de l'Himalaya guettent mes faits et gestes. Je me sens seul et minuscule dans ce décor immense. J'ai encore du mal à croire que je suis vraiment ici, en train de gravir les dernières marches de l'Everest. Par moments, les larmes me brouillent la vue. Pas à pas, j'avance vers la concrétisation de mon rêve. Toujours plus haut, toujours plus loin.

Quelle force me pousse encore en avant ? Je n'ai pratiquement rien mangé depuis quarante-huit heures. Quelques morceaux de chocolat, une boisson énergétique. Mille calories tout au plus. J'ai perdu une quantité inouïe de graisse et de masse musculaire. Mon corps n'a jamais été aussi maigre depuis vingt ans. Une chaleur intérieure alimente mon corps d'énergie, me stimule et m'apaise à fois. Je n'ai jamais vécu un sentiment si intense.



Je parviens au ressaut Hillary, un célèbre mur rocheux d'une dizaine de mètres de hauteur. Je dois patienter derrière deux alpinistes qui s'apprêtent à le surmonter. J'en profite pour reprendre mon souffle et observer les grimpeurs qui montent en contrebas. Nous devons être une quarantaine à tenter de vaincre l'Everest en ce 22 mai.

Je franchis à mon tour le passage Hillary et j'aperçois la dernière crête qui mène au sommet, à 200 mètres de distance à peine. Une partie de moi voudrait crier victoire, mais je sais que je devrai encore fournir des efforts immenses. Au Québec, je traverserais un tel passage en une dizaine de minutes à peine. Ici, il m'en faudra quarante-cinq. Le sommet est tout proche, mais il me paraît si loin encore !

Je progresse très lentement avec mes grosses bottes. Elles semblent lourdes comme des blocs de béton. Chaque pas exige un effort considérable. Avec toute cette fatigue, j'ai l'impression de peser 250 kilos.

Jour 57 – Sur le toit du monde

Après cette interminable nuit d'ascension, les lueurs de l'aube colorent peu à peu l'horizon sombre. J'ai hâte d'être au sommet pour voir le soleil se lever sur le paysage grandiose de l'Himalaya.

Il est cinq heures quand je foule le sommet de l'Everest pour de bon. Quelques alpinistes indiens, tout habillés en jaune, sont déjà sur place et célèbrent leur victoire. Je me faufile sur la bosse sommitale et je me laisse choir dans la neige, complètement épuisé.



*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.*

Je suis à la fois hébété et heureux, mais je ne ressens pas d'émotions aussi intenses que pendant la montée. J'ai l'impression que le froid et la fatigue m'ont anesthésié. Dans un état second, je contemple l'époustouflant panorama. De seconde en seconde, la lumière de l'aube jaillit du plafond de nuages et enflamme le ciel et les montagnes environnantes.

Devant ce lever de soleil grandiose, je pense aux vingt-quatre dernières heures harassantes, mais aussi à toutes les années d'entraînement que j'ai traversées avant de poser le pied sur ce sommet vertigineux. Je songe à ma famille, à ma conjointe Lyne, à mes employés et à mes amis avec qui je me suis entraîné pendant toutes ces années. Je mitraille le paysage de photos. Mes proches et mes commanditaires ne seront pas déçus quand ils verront ce que j'ai vu !

Tout d'un coup, le visage de mon père s'impose dans mon esprit. Après m'avoir légué son amour de la montagne, il a été mon ange gardien toute ma vie. Jamais je ne me suis senti si près de lui. Je ne pouvais pas me tenir plus haut sur terre pour lui adresser mes salutations.

Je contemple le ciel et les nuages, dans l'espoir un peu fou de voir apparaître un signe de sa présence. Où qu'il soit, je sais qu'il est fier de moi, comme au jour où j'avais monté ma première montagne en sa compagnie.

Près d'une heure plus tard, Nima et moi sommes frigorifiés et nous nous préparons à redescendre. Au même moment, nous apercevons Sébastien et Pemba. Sébastien a atteint le sommet à son tour ! Son visage en dit long sur la difficulté des efforts physiques qu'il a dû fournir. Quelle joie de pouvoir partager ce grand moment avec un compatriote du Québec !

Nous ressentons bientôt le besoin de rebrousser chemin. Nos quantités d'oxygène ne sont pas illimitées. Nos forces non plus ! L'expédition n'est pas encore terminée. Sur l'Everest, 80 % des décès se produisent lors de la descente.

Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.

La peur de mourir sur l'Everest

Lorsque nous parvenons au ressaut Hillary, le passage est complètement congestionné. C'est l'heure de pointe ! Des dizaines d'alpinistes attendent leur tour pour emprunter la seule corde fixe. La tragédie de 1996 me vient à l'esprit. Je suis soulagé de ne pas avoir dû faire la file pour monter au sommet moi aussi.

Mais nous n'avons pas le choix d'attendre après les alpinistes qui tentent de monter. C'est alarmant ! Nous ne pouvons pas rester sur place, à brûler nos dernières énergies. Ma jauge de carburant est dans le rouge !

Finalement, nous nous fauflons à travers les alpinistes qui montent. Nous nous éloignons de cet endroit au plus vite. Nous regagnons le sommet sud, le balcon et enfin le camp 4, où nous consommons du jus et de la soupe pour reprendre de l'énergie.

Lorsque nous repartons, deux heures plus tard, nous croisons le guide Tim Ripel et son groupe, qui viennent de traverser toutes sortes de péripéties. Un de leurs compagnons peu expérimenté a failli mourir après s'être écroulé sans pouvoir se relever. Laissé pour mort, il a passé la nuit étendu dans la neige, mais a réussi à survivre. Un autre montagnard suisse chevronné a été moins chanceux. Il est décédé après avoir atteint le sommet sans apport d'oxygène. La descente lui a été fatale. Un autre alpiniste a été en proie à des hallucinations à cause d'un œdème cérébral. À entendre Tim, je me rends compte que Sébastien et moi avons été plutôt chanceux pendant notre expédition.

Nous poursuivons la descente et nous parvenons au camp 3, puis au camp 2 en fin de journée. Lorsque je m'installe dans ma tente, je ne ressens même pas d'émotion. Mes trente-six heures ininterrompues de marche, d'escalade et de descente en rappel m'ont complètement épuisé. Une bonne nuit de sommeil me permettra de récupérer mes forces. J'en aurai encore besoin : tôt demain matin, nous descendrons une dernière fois la dangereuse cascade de glace.



Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.





Retour au bercail

Nous voilà de retour au camp de base. Après tous nos efforts, nous nous reposons un peu avant d'entreprendre le retour vers Katmandou. Je me répète encore et encore que j'ai foulé le sommet Everest. J'ai du mal à y croire. Ma joie est indescriptible. Du bonheur à l'état pur.

Cette expédition de longue haleine a été très éprouvante physiquement et mentalement. J'en récolte un sentiment d'accomplissement qui n'a pas de prix, mais aussi une grande humilité. Même si j'avais confiance en mes capacités, je me suis senti minuscule sur les flancs immenses de l'Everest. Je n'étais plus un alpiniste ; j'étais un simple humain qui luttait pour sa survie dans un environnement hostile. Cette expérience a renouvelé l'humilité que je ressentais face à la nature forte et sublime, et le respect que j'avais pour elle.

Le dépouillement et la solitude de l'ascension ont aussi été l'occasion d'une longue introspection. Je reviens de l'Himalaya avec une grande lucidité et un regard neuf sur ma vie et mes valeurs. Après soixante-douze jours de privations, j'apprécie plus que jamais les grandes richesses de la vie courante : l'eau potable qui coule du robinet, le chauffage, les routes, le confort d'un lit et d'une maison... Autant de petits détails qui facilitent tellement la vie !

Je sens maintenant que la fin de mon aventure à l'Everest en annonce une nouvelle. Bien vite, un autre projet s'impose à moi, plus grand encore. Après avoir escaladé le plus haut sommet du globe, je convoite maintenant le plus haut sommet de chacun des sept continents. En route pour l'Antarctique !



Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiduciis.

LE SHERPA EST LE MEILLEUR AMI DE L'ALPINISTE

Il serait beaucoup plus ardu de grimper l'Everest sans les sherpas ! Ce peuple vit dans la région sud de l'Himalaya, à une altitude de 2 700 à 4 500 mètres. Leurs villages comptent parmi les plus hauts du monde. Les sherpas sont parfaitement adaptés aux contraintes des hauteurs. Très robustes, courageux et habitués à se déplacer à pied, ils deviennent des guides idéaux pour les alpinistes qui gravissent l'Everest. Plusieurs gagnent leur vie en accompagnant des expéditions au sommet. Ils assistent les alpinistes et portent leurs bagages très lourds. Certains transportent sur leur dos des paquets de 60 kilos !

Les sherpas sont très attachés à leurs croyances, si bien qu'ils refusent d'accompagner des alpinistes qui n'ont pas assisté à une cérémonie de prières avant de quitter le camp de base. Ce rituel, qu'on nomme la puja, dure deux heures et vise à protéger les aventuriers et les guides qui prendront la route du sommet.

Les exploits des sherpas sont souvent demeurés dans l'ombre, mais ils deviennent de plus en plus valorisés. Plusieurs ont foulé une dizaine de fois le plus haut sommet du monde. Les véritables héros de l'Everest, ce sont eux !

LES VICTIMES DE L'EVEREST

Sur le chemin du sommet, on fait toutes sortes de rencontres : des alpinistes vivants comme des alpinistes morts. Les flancs de l'Everest et de toutes les immenses montagnes de l'Himalaya sont parsemés de corps qu'on ne peut pas redescendre. Il serait physiquement impossible d'extirper un cadavre congelé de la neige et de le traîner avec soi vers le camp de base. À cette altitude, on marche à une lenteur extrême et on s'arrête à tous les dix pas pour reprendre son souffle. Un corps inerte serait beaucoup trop lourd à porter, d'autant plus qu'il pourrait glisser vers le vide sur les pentes très escarpées et mettre l'alpiniste bien intentionné en danger.





*Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiducis.*

Aucun hélicoptère ne peut dépêcher une équipe de sauvetage sur place, car il ne peut pas voler plus haut que le camp 2. Les alpinistes décédés demeurent donc sur la montagne qui leur a été fatale.

Je suis toujours ému quand je les croise sur le chemin, mais je ne dois pas me laisser déconcentrer par toutes ces fins tragiques. Ce n'est pas parce que des alpinistes meurent sur l'Everest qu'il faut s'empêcher de le monter. Mais leur présence au long de mon ascension me rappelle que la montagne est dangereuse et qu'il faut respecter les limites de notre petitesse.

LA DESCENTE EN RAPPEL

Avec les nombreux va-et-vient que les alpinistes font entre les camps de l'Everest, le temps de s'acclimater à l'altitude, il est essentiel de maîtriser la technique de descente en rappel. Elle sert à descendre une falaise ou une pente très abrupte à l'aide d'une corde.

Il existe deux types de descente en rappel. Soit on utilise une corde fixe qu'on laisse sur place, soit on place sa corde en double dans un mousqueton et on la tire pour la récupérer à la fin de la descente. Les alpinistes entraînent habituellement leurs propres cordes, mais sur l'Everest, les sherpas qui travaillent pour des compagnies d'expédition en fixent aux parois en début de saison. Tous les grimpeurs les utilisent à la montée et à la descente.

En haut de la pente, on vérifie l'état de la corde déjà sur place, ou bien on passe sa propre corde dans un ancrage. On place ensuite la corde dans le descendeur en huit que l'on porte à la taille, attaché au harnais devant la ceinture. Puis on se laisse descendre tranquillement dans le vide, les pieds à plat sur la paroi et les jambes écartées pour éviter de se balancer comme un pendule. Il ne faut jamais oublier de porter un casque et des gants pour éviter de se cogner la tête et de se brûler les mains en faisant glisser la corde. Éloigner le descendeur sur une rallonge et ajouter un nœud de prussik sur la corde permet de bloquer la descente en cas de pépin.

La descente en rappel comporte son lot de dangers, mais quand on connaît bien la technique, elle devient une partie très plaisante de l'expédition !

Everest

Fiche technique



Altitude : 8 848 mètres.

C'est le plus haut sommet du globe.

Continent : Asie.

Pays : L'Everest est à la fois sous administration chinoise et népalaise.

Région : Dans le massif de l'Himalaya, à la frontière du Népal et du Tibet.

Ville la plus proche : Namche Bazar.

Coordonnées : 27° 59' 17" Nord 86° 55' 31" Est
27.98806 86.92528

NÉPAL

Capitale : Katmandou.

Superficie : 147 181 km².

Langue : Népal.

Population : 28 563 377 habitants en 2009.

Monnaie : Roupie népalaise.

CHINE

Capitale : Beijing.

Superficie : 9 641 144 km².

Langue : Mandarin.

Population : 1 338 000 000 habitants en 2010.

Monnaie : Yuan Renminbi.

Environnement

Faune : Aucune espèce animale ne peut vivre dans la haute altitude et le climat extrême de l'Everest, excepté une espèce d'araignée sauteuse qu'on a découverte à 6 700 mètres d'altitude. On retrouve parfois des chocards à bec jaune aux alentours du col sud, en train de se nourrir de déchets.

Flore : Herbes, mousses et petits buissons poussent sur les pentes de l'Everest, mais pas plus haut que 5 000 mètres. Au-delà de cette hauteur, on retrouve uniquement une espèce de rhododendron bien adaptée à la très haute altitude. De nombreuses espèces de lichens couvrent aussi les flancs de la montagne, jusqu'à 5 750 mètres d'altitude.

Climat : L'Everest a un cycle de quatre saisons. L'été, la mousson apporte des précipitations abondantes et des avalanches. L'automne est une période plus tempérée. L'hiver, la température peut chuter jusqu'à -60 °C et des courants-jets balayent parfois le sommet à 275 km/h. Au printemps, la température au sommet oscille entre -20 et -35 °C.

Forme et géologie : L'Everest a la forme d'une pyramide à trois faces. Il s'est formé il y a dix millions d'années, lors de la collision des plaques tectoniques indienne et eurasienne.

Niveau de pollution : Moyennement élevé. Quelque 50 tonnes de déchets laissés par les alpinistes gisent sur les flancs de la montagne, mais les expéditions modernes rapportent les déchets. Peu à peu, l'Everest s'assainit.

Ascension

Histoire :

1847 L'arpenteur britannique Andrew Waugh identifie l'Everest comme le plus haut sommet sur terre.

1849 La montagne est baptisée « Pic XV ».

1865 La montagne est rebaptisée « Everest » en l'honneur du géographe George Everest.

1921 Une première équipe, menée par George Mallory, parvient à atteindre le col nord, à 7 500 mètres.

1922 Deuxième tentative d'ascension infructueuse. L'équipe se rend à 8 577 mètres.

1924 Mort de George Mallory vers les 8 500 mètres d'altitude, lors de sa troisième expédition.

1935 Première expédition infructueuse du sherpa Tenzing Norgay. Il joue le rôle de porteur.

1949 Fermeture du Tibet en raison de l'invasion chinoise.

1950 Le Népal autorise les alpinistes à gravir l'Everest. Bill Tilman mène la première expédition par le versant sud.

1951 Premier passage de la cascade de glace du Khumbu par Eric Shipton.

1952 Le sherpa Tenzing Norgay et l'équipe menée par le Suisse Raymond Lambert parviennent à 8 595 mètres.

1953 Le Britannique Edmund Hillary et le sherpa Tenzing Norgay atteignent le sommet.

1975 Première ascension de la face sud-ouest par Doug Scott et Dougal Haston.

1975 La Japonaise Junko Tabei est la première femme à fouler le sommet.

1978 Première ascension sans apport d'oxygène par l'Italien Reinhold Messner et l'Autrichien Peter Habeler.

1980 Reinhold Messner est le premier à atteindre le sommet en solo et sans apport d'oxygène.

1982 Laurie Skreslet et Patrick Morrow sont les premiers Canadiens à atteindre le sommet.

1996 Quinze alpinistes décèdent au cours de la saison la plus meurtrière de l'histoire de l'Everest.

1999 Découverte du corps de George Mallory à 8 170 mètres par l'Américain Conrad Anker et son équipe.

2010 Jordan Romero, le plus jeune alpiniste de l'histoire de l'Everest, atteint le sommet. Il a treize ans.

Achalandage : L'Everest connaît une popularité de plus en plus grande. En 2008, plus de 2 000 alpinistes ont atteint le sommet. Le nombre d'ascensions réussies varie de 200 à 500 chaque année. Quand la saison d'ascension bat son plein, plus de 70 alpinistes peuvent atteindre le sommet le même jour.

Niveau de difficulté : L'ascension de l'Everest est la plus éprouvante et la plus dangereuse des sept sommets. À ce jour, elle a fait plus de 200 victimes. Les alpinistes qui espèrent atteindre le sommet doivent avoir une condition physique exceptionnelle et une grande maîtrise des manœuvres d'escalade.

Saison d'ascension : En avril et mai.

Accès : De Katmandou, les alpinistes prennent l'avion jusqu'à Lukla, puis marchent jusqu'au camp de base.

Durée : Environ deux mois.

Dénivelé : 3 550 mètres.

Services : De nombreuses entreprises locales et étrangères organisent des expéditions guidées. On peut aussi louer les services de porteurs et de yaks pour transporter l'équipement.

Permis d'ascension : Il est obligatoire pour tenter l'ascension. Le gouvernement népalais rembourse une partie des coûts aux alpinistes qui rapportent leurs déchets.

Itinéraire typique : La voie la plus facile part du Népal et passe par le col sud et l'arête sud-est. La deuxième voie la plus connue part de la Chine et emprunte l'arête nord-est.

Carnet de route



Témoignage

« À un moment ou à un autre, nous hésitons tous à franchir le premier pas, souvent le plus difficile. Chacun de nous a pourtant un Everest à monter. »



Kilima Ya NjaroMus aped quature
consequi aborrovidene offic tem
qui beat laccusti ime volupic
illuptassunt quiducis.

Le courage

Quand j'étais adolescent et que je me passionnais pour les récits d'aventuriers, il a fallu que je sorte le nez de mes livres et que je passe à l'action à mon tour. J'avoue que mes propres petites ascensions m'ont parfois paru un peu fades comparativement à celles bien plus périlleuses des alpinistes célèbres. Mais je me suis plu à gravir ces modestes montagnes parce que chacune me rapprochait un peu plus de mes grandes ambitions. Si je m'étais laissé paralyser par la peur d'échouer, je ne serais pas alpiniste, et les murs de mon bureau seraient sans doute tapissés de photos de sommets que je n'aurais jamais foulés.

Évidemment, j'ai rencontré beaucoup d'obstacles avant de réaliser mes projets. Quand j'étais un étudiant de vingt et un ans et que j'ai eu le projet audacieux de fonder ma propre école d'escalade, une foule de personnes bien intentionnées ont essayé de me décourager. « Deviens plutôt professeur d'éducation physique, me conseillaient-elles. C'est plus prudent. » Mais je croyais dur comme fer en mon rêve. J'ai foncé.

Avoir osé l'action ne fait pas de moi un homme infailible, au contraire. La preuve : moi aussi, j'ai eu peur devant l'Everest. Sinon, quel mérite aurais-je eu à le gravir ? J'ai peur devant n'importe quelle montagne, dans une plus ou moins grande mesure. L'inconnu est souvent source d'inquiétudes. Même si je pars avec l'équipement le plus sophistiqué, la stratégie parfaite, les guides les plus chevronnés et l'équipe la plus efficace, je ne suis jamais à l'abri de tous les imprévus. Chaque ascension comporte ses risques, sa part d'incertitudes. Des obstacles, il y en a toujours. Encore faut-il s'entêter à les braver.

Mais tant de gens ont peur d'avoir peur ! Tant de gens laissent au placard des rêves formidables parce qu'ils craignent de ne pas pouvoir les accomplir ! C'est bien de collectionner des rêves, mais à quoi bon passer sa vie à regarder les autres les réaliser à notre place ?

Personne n'est condamné à demeurer spectateur de l'accomplissement des autres. Celui qui ose l'action n'est pas nécessairement le plus doué, le plus intelligent ni le mieux préparé. À un moment ou à un autre, nous hésitons tous à franchir le premier pas, souvent le plus difficile. Chacun de nous a pourtant un Everest à monter. Trouvez le vôtre. Foncez. Et ne vous arrêtez jamais avant d'avoir tout tenté pour atteindre votre sommet.